

La « numéritude » volontaire ?

→ par Christine Eisenbeis et Maxence Guesdon, FSU, Inria

Le numérique est un outil qui doit permettre de travailler mieux. Il augmente la productivité, c'est-à-dire qu'il permet de produire plus en moins de temps. Il devrait donc être l'occasion de diminuer le temps de travail, d'accorder plus de temps à des activités choisies, et de partager les richesses ainsi produites. Sinon, à quoi bon ?



Les fab labs, des lieux de partage de savoir et de savoir-faire, ouverts et gratuits. Ici, celui de la Cité des sciences de Paris.

© Benoit Prieur/Agamiusudo/CC-BY-SA

savoir-faire, où l'on crée plutôt qu'on ne consomme, où l'on expérimente et apprend collectivement, où le producteur n'est plus dépossédé de sa création, tels les *fab labs*, qui sont les moteurs de ce mouvement⁽⁸⁾. Toutes ces avancées portent en elles des possibilités de mise en commun, de partage et de coopération inédites.

Dans le cadre économique actuel, la révolution numérique détruit l'emploi salarié et fait baisser les salaires ; mais, dans le cadre d'un autre partage des richesses, elle peut permettre l'émergence d'une humanité libérée du salariat où « la distribution des moyens de paiement devra correspondre au volume de richesses socialement produites et non au volume du travail fourni »⁽⁹⁾.

Les batailles politiques pour instaurer un revenu universel et une baisse drastique du temps de travail, en lien avec la question de la propriété, seront fondamentales. La question est ouverte de savoir si on résout le problème avec un « revenu contributif »⁽¹⁰⁾, avec un « salaire socialisé »⁽¹¹⁾, un système de « sécurité d'emploi et de formation tout au long de la vie »⁽¹²⁾ ou sous d'autres formes à inventer ! ●

(1) *Le Capital*, livre 1, chapitres 14 et 15.

(2) *L'emploi est mort, vive le travail !*, B. Stiegler, Fayard/Mille et Une Nuits, 2015.

(3) *Mechanical Turk et le travail invisible des données*, B. Casilli : <http://m1p.fr/1cn>.

(4) *L'Abeille et l'Économiste*, Y. Moulier Boutang, Carnets Nord, 2010.

(5) Voir le conflit entre chauffeurs de VTC et Uber en décembre 2016 et janvier 2017.

(6) E. Macron, en visite dans un centre de formation, cité dans *L'Obs*, le 12 janvier 2016.

(7) *La Silicolonisation du monde*, É. Sadin, L'Échappée, 2016.

(8) « Logiciels libres, hackers et fab labs », Y. Le Pollotec à la Fête de l'Humanité 2014.

(9) *Grundrisse*, K. Marx.

(10) B. Stiegler, *ibid.*

(11) *Émanciper le travail*, B. Friot, La Dispute, 2014.

(12) *Une sécurité d'emploi ou de formation. Pour une construction révolutionnaire de dépassement contre le chômage*, P. Boccara, Le Temps des cerises, 2002.

Dans un effet « rebond », le temps gagné en productivité n'est pas libéré mais réinvesti dans davantage de « projets » et autres activités numériques, selon le phénomène d'accélération décrit par Hartmut Rosa⁽¹⁾. On assiste à une intensification du travail – « je n'ai pas le temps » –, une prescription de rythmes – l'auto-injonction à répondre à un courriel –, une normativité imposée par des outils conçus loin du travail réel – des formats toujours différents pour les appels à projets ou enquêtes –, un contrôle envahissant au travers d'indicateurs mesurant l'activité en temps réel – bibliométrie, nombre de dossiers en souffrance, etc. Nous nous cognons contre les outils numériques dans lesquels nous sommes priés de faire rentrer le réel, contre les bugs, les « cas non prévus ». Les outils numériques opèrent dans un monde imaginé, à la façon d'un économiste orthodoxe.

Les outils mis à disposition donnent l'illusion de savoir faire une activité qui relevait d'un métier : par exemple, l'écriture et la mise en page – et le formatage de notre pensée par la « Powerpointisation » –, mais aussi les tâches administratives – gestion des notes, d'emploi du temps, etc. – qui gâchent notre temps mais que l'on confisque à des agents plus qualifiés. Ce faisant, les collectifs de travail qui discutaient les règles de métier disparaissent, les règles sont celles imposées

par les concepteurs des logiciels et ne sont pas négociées : « c'est technique ». Ces outils sont l'instrument magique des « planneurs »⁽²⁾ du nouveau management public ou de la LOLF qui croient saisir l'activité, la mesurer, la « rationaliser » – entendre « diminuer le nombre de postes » – en agissant sur des curseurs, ou bien des directions qui prétendent que l'austérité qu'elles imposent peut être contrebalancée par la numérisation : ENT, MOOC, progiciels de gestion, « simplification » ; autant de dispositifs qui nourrissent par ailleurs bon nombre de sociétés privées.

Déni du réel, perte de sens, dépossession de son travail, invisibilisation du travail réel : plutôt qu'outil dont nous nous servons, le numérique semble devenir une machine que nous servons et nourrissons de

Les outils numériques opèrent dans un monde imaginé, à la façon d'un économiste orthodoxe.

notre travail. Est-ce inéluctable ?

La résistance individuelle est difficilement tenable : ne pas utiliser les outils prescrits, ou simplement les mêmes outils que les collègues, revient à s'exclure soi-même, en ne rendant plus compte pendant que les autres font augmenter leurs compteurs. En discuter ne va pas de soi – « c'est de la technique, et je ne suis pas informaticien ». Les modifier n'est pas toujours possible – logiciels ou formats non ouverts –, d'où ▶▶

Reprendre le contrôle des outils qui nous contrôlent...



© DR

► l'intérêt de multinationales de mettre un pied dans la porte. Si la prescription numérique a pu à ce point conquérir notre travail, c'est notamment parce qu'elle n'a rencontré que peu de résistance.

Cela s'est fait d'autant plus facilement que les outils numériques permettent voire nous imposent de travailler par leur médiation. Ils évitent de se « coltiner » les collègues avec qui nous ne sommes pas d'accord et avec lesquels il nous faudrait pourtant débattre : plus de discussion scientifique autour d'une table, mais

des systèmes de *review* permettant à chacun de se cacher derrière des mails et noter les articles sans toujours les soumettre au débat du comité éditorial, systèmes de tickets empêchant la compréhension du travail des autres, réseaux sociaux privés nous enfermant dans des bulles informationnelles et limitant les possibilités de discussion, etc.

Reprendre la main, c'est réaliser qu'« on n'est pas obligés », qu'il n'y a pas d'évidence, de TINA⁽³⁾ : le numérique est « discutable ». Il nous faut lui reprendre le temps et les lieux

de la réflexion collective pour débattre et, à partir de notre activité réelle, retrouver du sens à notre travail, nous redonner le droit d'exercer nos métiers confisqués, et reprendre le contrôle des outils qui nous contrôlent. ●

(1) *Accélération. Une critique sociale du temps*, Hartmut Rosa, La Découverte/Théorie critique, 2010.

(2) *Le Management désincarné. Enquête sur les nouveaux cadres du travail*, Marie-Anne Dujarier, La Découverte, 2015.

(3) TINA : *There is no alternative*.

Promesses et déconvenues du numérique dans l'enseignement et la recherche à l'université^(*)

→ par François Jarrige et Thomas Bouchet, historiens, université de Bourgogne, centre Georges-Chevrier

Le quotidien et les pratiques de la recherche universitaire sont modifiés en profondeur par le numérique. Mais les déclinaisons variées de cet « outil » ne sont pas neutres car élaborées par des acteurs industriels dont les préoccupations sont peu en rapport avec celles de la recherche et de la réflexion critique.

Sous la pression du gouvernement et des autorités universitaires, la plupart des institutions de recherche et d'enseignement supérieur sont en train de remodeler leurs pratiques, leurs formations et même leur langage pour s'adapter au monde numérique. Partant du constat que les étudiants seraient désormais des « natifs du numérique » et que l'institution doit s'adapter à cette situation considérée comme une évidence naturelle et inéluctable, les initiatives pour faire advenir l'Université de demain, nécessairement numérique, se multiplient. Qu'il s'agisse des pratiques d'enseignement ou des modes d'organisation de la recherche, le numérique est présenté comme l'avenir et la clef du succès, alors que son déploiement serait freiné par les corporatismes et les frilosités d'ensei-

gnants-chercheurs qu'il faudrait dès lors « accompagner » selon une logique de plus en plus contraignante. La conversion rapide au langage des « humanités numériques » (HN) participe d'une vaste transformation de l'Université et révèle une véritable hypnose collective à l'égard d'un processus qu'il convient pourtant d'interroger de près.

Tous les métiers connaissent ou connaîtront à court terme un bouleversement massif. Mais, à l'Université comme ailleurs, le scepticisme et les doutes sur le bien-fondé de ce processus condamnent à passer pour des ringards obscurantistes et de dangereux pessimistes. Pourtant, le déferlement du processus a de quoi inquiéter et mérite d'être scruté avec soin alors que certains n'hésitent pas à annoncer un bouleversement des para-

digmes et des épistémologies. Au-delà de quelques enthousiastes et entrepreneurs du numérique, la plupart des chercheurs oscillent entre usage passif et scepticisme. Si tous recourent aux outils numériques qui présentent de nombreux attraits et offrent d'innombrables ressources, au nom de ces services rendus se construit un aveuglement général, une incapacité à s'extraire de son intérêt individuel à courte vue pour penser les dynamiques plus globales qu'installe progressivement l'outil numérique, ses imaginaires comme ses infrastructures matérielles.

D'après le « Manifeste des Digital humanities » (2010, tcp.hypotheses.org/318), les humanités numériques désignent « une transdiscipline, porteuse des méthodes, des dispositifs et des perspectives heuristiques liés au numérique dans le domaine des sciences humaines et sociales » (1, 3). Pourtant, l'expression recouvre une telle diversité de pratiques, d'outils, d'expériences qu'il semble bien difficile d'en définir les contours. Pour les plus radicaux, il s'agirait d'un nouvel âge des sciences humaines et sociales hybridées avec l'outil informatique. Mais les usages de l'informatique sont très anciens, et on peine parfois à distinguer ce qui est vraiment neuf, alors que l'innovation et la nouveauté sont de puissants outils rhétoriques et marketing pour capter financement et attention. Les HN tendent en effet à réorienter les financements, à capter l'attention de l'opinion et des financeurs, aux dépens de nombreuses



Les étudiants, natifs du numérique ?